



## « Laisse toi cultiver... »

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples : « (Doi, je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Gout sarment qui est en moi, mais qui ne porte pas de fruit, mon Père l'enlève : tout sarment qui porte du fruit, il le purifie en le taillant, pour qu'il en porte davantage. (Dais vous, déjà vous voici purifiés grâce à la parole que je vous ai dite.

Demeurez en moi, comme moi en vous. De même que le sarment ne peut pas porter de fruit par lui-même s'il ne demeure pas

Demeurez en moi, comme moi en vous. De même que le sarment ne peut pas porter de fruit par lui-même s'il ne demeure pas sur la vigne, de même vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi.

(Doi, je suis la vigne, et vous, les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit, car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est, comme le sarment, jeté dehors, et il se dessèche. Les sarments secs, on les ramasse, on les jette au feu, et ils brûlent.

Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voulez, et cela se réalisera pour vous. Ce qui fait la gloire de mon Père, c'est que vous portiez beaucoup de fruit et que vous soyez pour moi des disciples. »

(Jn 15, 1-8)

## « Laisse toi cultiver... »

Il y a quelques années, le politologue français Olivier Roy écrivait un livre fort intéressant sur les rapports entre religion et culture intitulé: « la sainte ignorance ». Analysant la poussée des fondamentalismes religieux, Roy s'employait à montrer comment une certaine disjonction entre religion et culture allait croissant, et comment cette dissociation alimentait justement les radicalisations religieuses contemporaines. De fait -et sans aller jusqu'à l'extrémisme- culture et foi forment deux pôles distincts et pas toujours miscibles dans nos sociétés, et donc aussi dans nos pratiques éducatives. Pour des raisons qui peuvent s'expliquer, la foi peut en effet être ignorante d'elle-même, de sa propre histoire et de sa propre dynamique, se réduisant ainsi à des pratiques déconnectées du quotidien. Dieu n'est alors plus dans la vie mais dans une excroissance de celle-ci, sorte de « cerise sur le gâteau ». Réciproquement, la culture issue de la foi d'une société croyante peut finir par gagner sa propre autonomie au fil d'un processus de sécularisation, et se dissocier totalement d'une expérience croyante, comme un « baba au rhum » dont on aurait enlevé le rhum.

Aussi, il arrive -dans nos écoles catholiques ou nos projets éducatifs-, que nous nous réclamions plus spontanément des « valeurs de l'Evangile » que du Christ lui-même -les premières étant perçues comme plus consensuelles que le second-, nous situant ainsi davantage dans ce qu'a produit un « art de vivre chrétien » que dans une adhésion à la personne du Christ ressuscité et vivant aujourd'hui. On saisit bien pourquoi, et il ne s'agit pas ici de juger une expression ou une autre, surtout quand l'intention vise à souligner que des convergences sont possibles avec nos collègues, nos élèves, ou leurs parents non-chrétiens voire non-croyants.

Ce à quoi il faut bien évidemment veiller sans cesse, car nos communautés éducatives « catholiques » sont faites pour « l'universel » de la rencontre avec tous, et non pour l'entre-soi des seuls chrétiens.

Mais les paroles de Jésus peuvent nous aider à voir autrement les choses, à ne pas perdre de vue une réalité essentielle pour nous, et que le Christ souligne : c'est bien dans la « vie ordinaire » que se fait l'expérience de Dieu. Pour dire l'indicible mystère de ce Père qu'il nous révèle par sa présence, Jésus fait du monde une parabole, et du quotidien le plus « profane » (catégorie qui n'existe d'ailleurs pas dans la Bible) une occasion de découvrir Dieu. Un simple épi de blé, un puits d'eau fraîche, ou un cep de vigne deviennent dans ses paroles et actes aussi parlants que les signes et les prophètes de la révélation biblique. En lui, la Loi et la mémoire d'Israël s'accomplissent dans un aujourd'hui concret, et non dans une « assignation à résidence » de Dieu dans un passé lointain, dans un culte, ou (aujourd'hui) dans quelques éléments de «culture », commune ou non.

La toute simple image d'un pied de vigne, devient par le Christ un limpide traité de vie chrétienne : Jésus est comme une vigne, qui se laisse cultiver par un Autre, son Père. Nous sommes comme des sarments qui poussent sur cette vigne, eux-aussi patiemment cultivés par le Père pour qu'ils restent alimentés par une sève qui leur donne vie. Oserai-je ici encore un parallèle ? Oui, et sans jugement aucun. Gardons-nous d'être, dans nos établissements, comme ces « sarments » qui ont pris forme sur la vigne mais s'en détachent au profit de seules « valeurs ». Nous risquerions alors de perdre ce qui leur donne sens, nous risquerions le « dessèchement ». Tout au contraire, et poursuivant l'image « viticole » de Jésus, laissons Dieu nous cultiver, nous émonder, nous faire grandir pour qu'à notre tour, nous fassions grandir ces jeunes qui nous sont confiés. La suite du texte de Jean (Jn 9, 15) nous le dira d'une autre façon : « comme le Père m'a aimé moi aussi je vous ai aimés, demeurez dans mon amour ». Ce « Demeurez » est sans doute l'élément le plus fondamental de notre projet éducatif, et c'est à nous d'abord qu'il s'adresse, dessinant le rôle essentiel, spécifique, et irremplaçable des chrétiens de la communauté éducative.

Alors, si notre « culture propre » consistait justement à apprendre à lire dans notre quotidien scolaire la présence de ce Père comme Jésus la lit dans un cep, et à laisser l'Esprit inspirer nos actes éducatifs ou pédagogiques pour qu'ils témoignent de cet Amour reçu qui « donne la vie et la donne en abondance » (Jn 10, 10) ?

Car à n'en pas douter, la vigne du Seigneur est plantée aussi dans nos écoles. Pour porter ce fruit et avec lui, de nombreux autres, à destination de tous.